1836

OEUVRES

DE

FENIMORE COOPER,

TRADUITES

PAR A. J. B. DEFAUCONPRET,

AVEC DES NOTES.

TOME TREIZIÈME.

LE BOURREAU DE BERNE.

PARIS.
FURNE, CHARLES GOSSELIN, PERROTIN,
ÉDITEURS.

M DCCC XXXVI.

Roger de Blonay se mordit les lèvres, car ses ancêtres existaient depuis mille ans dans le comté de Vaud, et cette allusion sur la tranquillité avec laquelle ses compatriotes se soumettaient à une domination étrangère, ne lui plaisait pas beaucoup. Il s'inclina froidement en signe d'acquiescement, pensant qu'il n'était pas nécessaire de faire une réponse verbale.

— Voilà d'autres cérémonies qui réclament notre attention, dit Melchior de Willading, connaissant assez les opinions de son ami pour comprendre son silence.

Le premier groupe qui s'approcha était composé de ceux qui vivent du produit de la laiterie. Deux vachers conduisaient leurs vaches, et le son monotone de deux lourdes clochettes formait un accompagnement champêtre à la musique qui se faisait entendre régulièrement à l'arrivée de chaque troupe. Un groupe de jeunes laitières, et de ces montagnards qui gardent les troupeaux dans les pâturages élevés, précédait une charrette chargée de tous les ustensiles de leur état. Dans cette petite procession, aucun détail n'avait été oublié. Le petit escabeau était attaché à la ceinture du vacher; un autre tenait dans sa main un seau d'une forme toute particulière, tandis qu'un troisième portait sur son dos ce vase de bois large et profond qui sert à porter le lait à travers les précipices jusqu'aux chalets.

Lorsque cette troupe eut atteint le milieu de l'arène, les hommes commencèrent à traire les vaches, les filles à placer en ordre les différens produits de la laiterie, et tous s'unirent en chœur pour chanter le ranz des vaches du district. On croit généralement, mais c'est une erreur, qu'il existe un air particulier connu sous ce nom dans toute la Suisse, tandis que presque chaque canton a sa chanson des montagnes, dont l'air varie ainsi que les paroles, nous pourrions ajouter, ainsi que l'idiôme. Le ranz des vaches du pays de Vaud est dans le patois du pays, dialecte qui est composé de grec, de latin, mêlé de celtique, ainsi que notre air national qui fut d'abord chanté par plaisanterie, et que, grace à des faits glorieux, nous chantons maintenant avec orgueil. Ce chant serait trop long pour être offert en entier au lecteur : nous lui donnerons cependant un couplet de cette chanson que les Suisses ont rendue si célèbre par leur amour pour leur pays, et qui souvent a porté le montagnard, engagé dans un service étran-

ger, à abandonner un étendard mercenaire et le fracas des villes, pour retrouver les scènes magnifiques de la nature, qui tourmentaient son imagination toujours dirigée vers ces objets et embellissaient ses rêves. On s'apercevra promptement que le pouvoir de cette chanson consiste principalement dans les souvenirs qu'elle fait naître, en rappelant les simples charmes de la vie champêtre, et en ravivant l'indélébile sensation produite par la nature, lorsqu'elle donne à un pays la même majesté qu'à la Suisse.

Lé zarmailli dei colombetté
Dé bon matin, se san leha.

Refrain.

Ha! ah! ha! ah!
Liauba! Liauba! por aria.
Venidé toté
Bllantz' et naire,
Rodz et motaile,
Dzjonvan' et étro
Dezo on tschano,
Jo vo z' ario
Dezo on triembllo,
Jo ïe trindzo,
Liauba! Liauba! por aria (1).

La musique des montagnes a quelque chose de particulier et de sauvage, elle a probablement reçu ses inspirations de la grandeur des objets qui l'entourent. La plupart des sons participent du bruit des échos; ce sont des notes élevées mais fausses, telles que les sons que les rocs renvoient aux vallées quand la voix s'élève au-dessus de sa clef naturelle afin d'atteindre les cavernes et les sauvages retraites de précipices inaccessibles. Des sons semblables rappellent promptement à l'esprit les vallons, les montagnes, la magnificence parmi laquelle ils furent primitivement entendus, et puis, par une irrésistible impulsion, le cœur met au rang de ses plus fortes sympathies celles qui sont mêlées aux souvenirs délicieux de notre enfance.

(1) Les vaches des Alpes se lèvent de bonne heure.

Refrain.

Ah! ah! ah! ah! liauba, liauba, il faut traire le lait. Venez, vaches blanches ou noires; rouges ou bigarrées, jeunes ou vieilles, et je vais vous traire sous ce chêne; je vais vous traire sous ce peuplier.

Les gardeurs de troupeaux et les laitières n'eurent pas plus tôt prononcé les premières notes de leur chanson magique, qu'un calme profond régna dans l'assemblée; puis, à mesure que les paroles du chœur se firent entendre, les spectateurs les répétèrent comme des échos, et avant que les sauvages intonations qui accompagnent le mot *Liauba! Liauba!* pussent être répétées, mille voix s'élevèrent simultanément, comme si elles eussent voulu envoyer aux montagnes environnantes les salutations de leurs enfants. Dès cet instant, le ranz des vaches fut comme un de ces élans d'enthousiasme, qui forment un des plus forts anneaux de la chaîne sociale, et qui sont capables de rappeler au cœur de celui qui fut endurci par le vice et le crime un des plus purs sentimens de la nature.

Les derniers sons moururent au milieu des applaudissemens; les gardeurs de troupeaux et les laitières réunirent leurs différens instrumens, et reprirent leur marche, au son mélancolique des clochettes qui formaient un profond contraste avec le bruit des chants qui avaient rempli l'air.

A ces dernières succédèrent les adorateurs de Cérès, avec l'autel et les prêtresses; la déesse était sur un trône, comme nous l'avons déjà décrit pour Flore. Des cornes d'abondance ornaient le siége de la divinité, et le dais était couvert des dons de l'automne. Le tout était surmonté d'une gerbe de blé. La déesse avait pour sceptre une faucille, et une tiare composée d'épis ornait son front. Les moissonneurs la suivaient portant les emblèmes de la saison de l'abondance, et des glaneurs fermaient la marche. Ils chantèrent les louanges de la bienfaisante déesse de l'automne, et dansèrent en rond comme les adorateurs de la divinité des fleurs. Les batteurs agitèrent leurs fléaux, et toute la bande disparut.

Après cette troupe, on vit arriver le graud étendard de l'Abbaye, et les vendangeurs, objets réels de la fête. Ceux qui labourent au printemps ouvraient la marche; les hommes portaient des pieux, des bêches; les femmes, des paniers pour contenir le produit des vignes. Puis venait un groupe portant des hottes chargées de raisin noir et blanc d'une grande beauté, et des jeunes gens soutenant sur leurs têtes des douves sur lesquelles étaient rangés tous les divers ustensiles, en miniature, dont on fait usage pour la culture de la vigne, et les vaisseaux divers qui reçoivent

le jus de la treille. Un grand nombre d'hommes, portant la forge qui fabrique ces différens instrumens, terminaient cette procession. Ils eurent aussi leurs chansons et leur danse, et tout disparut à un signal donné par la musique de Bacchus. Comme nous touchons à la partie la plus soignée de la représentation, nous saisissons ce moment d'intervalle nécessaire à tout spectacle, afin de respirer nous-mêmes.